

En complément de l'objet-livre
que vous tenez entre les mains,
notre travail se poursuit sur :

www.alphabet-espace.fr

Livre électronique (e-book) : notre ouvrage est disponible au format .pdf et au format .epub, pour être transféré directement sur votre ordinateur, votre e-reader, ou votre téléphone portable.

Contenu multimédia : vous trouverez aussi sur notre site des extraits multimédia du dvd inséré en 3ème de couverture de ce livre : lectures à voix haute, interview, fichiers sonores mp3, photos, etc.

Écologie et développement durable : enfin, nous agissons chaque jour par nos méthodes de travail pour diminuer notre empreinte écologique au sein de la maison d'édition et de la chaîne du livre que nous créons.

Chaque jour, il fait nuit, une
nuit bleue, sur son âge, mais
il fait nuit aussi dans les yeux,
au fond des paupières et jusqu'au
bout des doigts où se réveillent
les douleurs pour pointer ou
serrer dans ses bras.

DOMINIQUE SAMPIERO

Territoire du papillon

Un livre-dvd avec
JACQUES BONNAFFÉ
et ÉLODIE GUIZARD



ÉDITIONS
| écriture | musique | image |
ALPHABET DE L'ESPACE

Éditions ALPHABET DE L'ESPACE
Nicolas Fougerousse
294 rue pasteur / Le Ronsard 2
73490 La Ravoire - Chambéry
www.alphabet-espace.fr

ISBN 978-2-917145-04-3
ISSN 1775-559X
Dépôt légal : janvier 2010

Éditions ALPHABET DE L'ESPACE © Tous droits réservés.

PRÉFACE

Onze instantanés comme onze regards lumineux qui ouvrent leur corolle aux vivacités des passions, qui jouent de l'ombre quand elle devient la gardienne des cécités et des éblouissements.

Si la nouvelle est un genre alors il faudrait ici y renoncer pour désigner ce qui dans la poésie et la sensibilité pourrait s'appeler « meurtrières ». Orifices sensuels dans les parois de la muraille, qui n'invoquent pas les guerres et les batailles mais le moment fragile du déchirement, de l'empathie, de l'abandon de soi dans l'existence des autres.

Une femme qui pleure et qui remercie en mystère des séparations, une autre qui miroite ses frayeurs dans la douceur d'une chienne amie, le long voyage des sentiments qui relie les êtres, la plongée infinie dans l'épaisseur des flaques et des envoûtements nocturnes.

Le papillon se pose là où l'œil l'y convie. Chaque geste est une offrande à l'inconnu. Onze flèches lancées dans la cible du temps. Quand la mort est un souffle et que la vie lui répond en écueil. Des personnages hantés par un quotidien aux feuillages insolites, des « clins d'humanité » croisés, biaisés, qui se retrouvent au point ultime de la fraîcheur, des pierres joyeuses aux lèvres insolentes.

Dans la paume de l'écriture de Dominique Sampiero il y a la veine de l'intrusion romanesque et la dérive des étreintes poétiques.

JEAN-CHRISTOPHE DELMEULE

Dans ton nom vit ce qui ne sera jamais tien.

Jean-Louis Giovannoni

Personne ne sait quand tombera le crépuscule et la vie n'est pas un problème qui puisse être résolu en divisant la lumière par l'obscurité et les jours par les nuits, c'est un voyage imprévisible entre des lieux qui n'existent pas.

Stig Dagerman

OÙ ? JE NE SAIS PAS

Extrait du dvd,
Élodie Guizard lit «Où ? Je ne sais pas».



Par exemple les trains. Les trains éloignent mon père. Les trains me ramènent ma fille. À chaque fois que je me cale dans l'un des fauteuils à tablette qui traversent le paysage dans un bruit de ferraille avec, par la fenêtre, des déchirures de terre, de verdure, ou des maisons blotties contre une rue parallèle à la voie, un léger vertige tourne mes yeux à l'intérieur. Tous les voyageurs ont le même regard absent et se côtoient comme s'ils étaient ailleurs. C'est parce que certaines secondes ont ceci d'étrange qu'elles nous étirent entre le passé et le présent que, l'espace d'une pensée, on ne sait plus qui l'on est ni où l'on vit. On dirait que la

vitesse cogne mon esprit contre le ciel jusqu'à ce qu'il cède au vide inouï, plein de sagesse et de silence.

Je voyage sans bouger, sans effort presque, mais le mental se rebiffe. Il réclame à mon corps la dette d'un déplacement dans l'espace. Mes jambes ne bougent pas, mes pensées, oui, elles se mettent à courir pour rattraper le train. Quand j'arrive à quai, mon épuisement me rassure. J'ai parcouru une vraie distance, la preuve, je suis fatigué. Mais alors comment puis-je aller si loin, par exemple en dormant, jusqu'à parcourir autant de kilomètres et d'années-lumière, allongé sous les draps et pour finalement me sentir reposé au réveil ?

Les trains éloignent mon père parce qu'avant sa retraite, il les conduisait. Les trains me ramènent ma fille parce que le divorce l'a installée loin de

moi. Ces deux séparations, et beaucoup d'autres, m'ont ouvert la même brèche. Et c'est le contraire, je n'apaise pas le manque, je le creuse pour y tomber. La mort interrompt-elle cette chute infinie du corps pour y laisser un flottement, une dissolution, un éparpillement ?

J'ai donc éloigné mon père et ma fille même si à la seconde qui suit je peux le nier et dire que je n'y suis pour rien. J'ai éloigné le besoin que j'avais d'eux pour retrouver le besoin de m'éloigner de moi, car tout départ annonce des retrouvailles. C'est comme si, dans cette distance, j'inventais une petite mort, comme si je m'entraînais à me passer d'eux. Et eux à se passer de moi.

En fait, je ne sais pas ce qui se passe vraiment. En attendant, je m'occupe à tâtons, à coups d'essais,

d'erreurs, je trouve, je perds, je recommence, j'achève, je conclus ou pas et ça n'en finit pas. Les éloigner m'oblige à arpenter ce territoire invisible que j'ai rempli de leur présence et qui, en se vidant, m'affirme que dans ce vide, quelque chose ne bouge jamais.

Ce qui est sûr avec les mots, c'est que plus rien n'est sûr avec eux, à part le léger apaisement, la douce consolation que leur sécrétion procure.

Le désir est un territoire qui ne contient jamais ses limites, c'est le territoire éphémère du papillon. De la caresse à l'écriture, pénétrer, sarcler, courir, lire ou dormir, manger, boire, vomir, ne rien faire, réfléchir, méditer, s'abstenir ou se perdre, faire le poirier, prier ou pécher, donner ou voler, la liste est longue jusqu'au vertige que donne le désir à tous ces masques sans jamais nommer sa source.

Je préfère le mot désir au mot amour. Mais peut-être que je n'aime plus leur illusion. Ces deux mots tombent en poussière dès qu'on les touche. Et j'essaie de m'approcher de ce qu'ils ne nomment jamais.

Puis je me glisse dans la vie des autres pour éviter l'ennui qui voudrait se glisser dans la mienne.

Où ? je ne sais pas.

Collection Dominique Sampiero © Tous droits réservés.



CARNET DE FATIGUE

Extrait du dvd,
Dominique Sampiero lit «Carnet de fatigue».



*Je force l'animal de mes lèvres à murmurer
l'incantation qui me tient debout, assis seulement pour
manger et écrire. Je serre les paumes de mes ancêtres dans
mes mains blanches en criant leurs prénoms aux arbres.
L'épuisement m'incline dans la soumission des écorces, je
bois leur pensée de saule, de branche basse. Décrire cet
effacement est une quête dont je ne sais rien, à part, peut-
être, le mot à mot silencieux des livres, son balbutiement
de miel et de neige. Je m'y perds par vocation, pour donner
forme à l'héritage, je rampe dans des rêves qui frappent
le vide de leurs ailes noires. De temps en temps, je pense à
voix haute, j'interroge mon râteau ou la vieille horloge.*

Je voudrais faire connaissance. Je m'invective ou je me pardonne. C'est selon. Je pose des énigmes, je n'attends pas de réponse. Quand je ne m'adresse plus la parole, les mots grouillent au fond de mes yeux. Le râteau et la vieille horloge parlent de moi à la troisième personne. Je ne leur en veux pas. Une envie d'être ici, vivant, me submerge d'un désir de ronce et de forêt. J'ai rendez-vous avec un lieu d'amour et je m'y prépare. Il m'annonce la fin de tous les visages. La présence se passera du corps.

Quand une pierre dort dans ma main, je ne sais plus si c'est son cœur ou le mien qui bat, le feuillage de ses cristaux s'empare du vide touché en moi. L'arbre de mes nerfs brise doucement son enveloppe et retourne à la valse de l'air. J'entends alors le silence des objets, le silence du monde qui se broie en eux. Je ne me sens plus seul. Entre la table de bois clair et la table de bois sombre, un poids mort emporte mes mains au fond de

la présence et ce n'est pas la mort mais sa danse de jeune fille pour apprivoiser la lumière fuyante des ombres et de l'encre. J'écoute la disparition broder ses chapitres et embellir la nuit glaciale. Qui de nous deux a le plus besoin de l'autre ? Elle qui me voit fondre en elle ou moi qui attends d'elle la vie promise dans les racines ?

Et puis, un grand silence, sans contour, mange mes yeux, lac absent, invisible, toutes mes pensées s'y noient, rien ne trouble vraiment ce vide qui prend la forme exacte de mes mains, je pourrais croire à cette fatigue comme à la forme vulgaire de l'infini, un secret enfoui dans mon corps, un lieu béant dans l'esprit poli par l'usure, je ne pense pas, je ne vis pas et mon sang, entre la chair et les nerfs, bouge dans la lenteur des sèves, mais non c'est une fatigue ordinaire, peu d'hommes s'en plaignent, elle leur fait une seconde peau, un regard délavé, profond, comme une autre vie couchée dans la première.

Je me séquestre dans le néant du ciel qui passe, sous la peau noire et blanche des vaches, je renais, sur la corolle verte d'un brin d'herbe, comme promis. Puis je me piétine. La forme indéclose des flaques recouvre mon masque d'un visage de ciel et d'argile.

Collection Dominique Sampiero © Tous droits réservés.



CARNET DE FEUILLES MORTES

Extrait du dvd,
Jacques Bonnaffé lit «Carnet de feuilles mortes».



Ce matin, la nuit s'est délivrée des arbres, elle s'est glissée dans le gouffre des caves pour respirer, y dormir tout le jour, la nuit s'est délivrée des arbres et un ciel d'oiseaux rangés sur la ligne invisible des migrations annonce que les pâturages se recroquevillent, que les feuilles mortes et les larves s'enterrent dans le fouillis qui fera le bon ou le mauvais grain du monde de demain. Dehors efface tout excès. Les yeux cherchent un autre espace dans le trou noir des cheminées.

Car l'automne est une longue fatigue, une petite mort descendue à genoux dans le corps avec la chute des

feuilles. Le ciel se referme sur lui-même, la lumière ignore jusqu'au mouvement des hommes sur la terre. Chaque jour, il fait nuit, une nuit humide, pluvieuse, sans visage. Mais il fait nuit aussi dans les pupilles, derrière le front et jusqu'au bout des doigts où se réveillent des douleurs pour prendre ou serrer dans ses bras. L'envie de ne plus bouger, de se blottir au fond des muscles, au fond du lit, de fermer les yeux et d'attendre sans attendre, s'empare du souffle et du sang dans la chair qui vacille un peu.

Mais non. L'homme est ainsi fait qu'il refuse l'inutile et la lenteur. Quand il se lève le matin, par exemple, c'est la nuit. Il persiste comme si de rien n'était. Il fait le sourd au reflux de la sève dans les arbres, dans ses gestes, et continue de produire une mort qui se vend, s'achète puis s'effondre dans les cours de la bourse, jamais dans son illusion d'en finir avec la mort.

En travaillant pour acheter l'espace et le temps, chacun de nous oublie de regarder les ténèbres et le vide en face. Et de laisser l'automne accomplir sa petite blessure.

Avec la pluie, le ciel nous apprend à fléchir, à rompre, à retourner à l'intérieur, au-dedans du repos et de la fatigue, le ciel nous force à affronter l'ombre et à sourire au désastre.

La petite dépression de la chute des feuilles nous lapide d'une tristesse qui pèse au fond des cœurs. L'automne nous lave et nous apprend à pleurer ce que nous ignorions de tous nos chagrins.

Mourir, peut-être, s'apprivoise dans cette agonie du paysage qui nous impose d'avantage de silence et de fatigue, comme si la pluie, le froid, l'étouffement nous

*préparaient, en plus petit, à ce qui nous guette. Oublier
la lumière et traverser son retrait n'enterre jamais la
lumière.*

Collection Dominique Sampiero © Tous droits réservés.



LA PREMIÈRE TARTE

Extrait du dvd,
Jacques Bonnaffé lit «La première tarte».



Puis je rentre chez moi. Chez moi, c'est ici. Ici, Dieu a bricolé des églises, des fontaines et des gens qui ne pourraient pas vivre ailleurs. Contrairement aux autres dans la région, ici on boit du Ricard, avec RICARD marqué en majuscules argentées sur la bouteille. Dieu a fait jaillir une fontaine à cent mètres du clocher pour fournir l'eau qui va avec. Toujours fraîche ! Pas besoin de glaçon ni de frigidaire. Les chiens gardent les vaches, les vaches, les nuages, les nuages, les gens qui roulent ici sur leur tracteur. Bref, le bonheur.

Un merle se pose en haut d'un piquet noir, entouré de barbelés. Sa queue se relève d'un coup sec et sa fiente blanche gicle dans la pâture. Je trouve que c'est rare de voir chier un merle à trois mètres. J'ai de la chance. Le forsythia est tout vert, la pelouse aussi. Un ciel subitement gris fait la gueule. Il pleut cinq minutes mais cette averse ridicule est rafraîchissante. Bref, le bonheur.

C'est l'été : c'est écrit sur le calendrier et on le répète tous les jours à la météo. Nous on s'en fout du temps, quand il pleut pas, c'est simple, il va pleuvoir. Et à quoi bon se presser sur les routes dans du cul à cul au CO2, ici, c'est toujours la campagne, on respire et les touristes sont aussi rares que le soleil. Bref, le bonheur.

Tout à coup, ça sonne. C'est mon portable. Le merle s'envole en me lançant un regard noir. Toto, de son vrai nom Thomas, m'envoie un sms de Pornic où j'étais en vacances la semaine dernière. Il m'écrit qu'il boit l'apéro à la terrasse d'un troquet pour me provoquer. Devant la maison, Yves pédale sur son biclou et me montre le ciel d'un geste comme si ce dernier était parti. Puis une lumière jaune se plaque sur tout ça pour confirmer que le soleil existe. Bref, le bonheur.

Un autre sms m'annonce que la réunion de la F.J.S.A. est annulée, normal, Toto, le président est en vacances à Pornic. Je ne retiens jamais ce que veut dire F.J.S.A. mais c'est l'assoce qui organise les fêtes de village et j'en suis membre avec Arnaud, Denis, Vincent, Christelle, Yves et Guy qui s'est fait virer le premier jour, il n'avait pas bu que de l'eau et il

répétait toujours à Denis, *t'as pas les pieds sur terre, t'as pas les pieds sur terre*, en levant la main d'un air menaçant... Vous me direz, à quoi bon organiser l'agenda des délires, c'est toujours la fête ici, il suffit d'ouvrir les yeux.

Toto, de son vrai nom Thomas, Thomas comment j'en sais rien, a failli plaquer Pathy, de son vrai nom Patricia, Patricia comment j'en sais rien non plus. Tous les autres sont en couple, à part Christelle, la fille du maire, à peine mineure, et Yves qui reste le seul célibataire. Yves habite une cahute improbable avec ses trois frères chômeurs. Ils n'ont pas de travail mais ils vivent de leur pension et de petits boulots.

Toto a failli plaquer Pathy à cause de la ducasse du 1er juillet. C'est pas de la tarte à organiser. Elle lui a fait une scène parce qu'il n'était plus jamais là, avec